

DIS-MOI DIX MOTS

biome, butiner, canopée, conséscient, débrousser, empreinte, glaner, palmeraie, solaire, vivant

Aïda et l'Esprit du Vivant

Introduction

La savane, un endroit vaste où tout a une place, une position, où chaque élément trouve sa place et contribue à l'équilibre harmonieux du **biome**. Sous l'immensité du ciel, les hautes herbes ondoyaient telles des vagues dorées, tandis que les arbres solitaires — acacias graciles, baobabs aux formes tourmentées — se dressaient tels de silencieux gardiens. Les troupeaux marchaient lentement dans la poussière chaude, et les oiseaux traçaient des cercles dans l'air vibrant du soleil. Les girafes se déplaçaient comme des mannequins prêts pour un défilé, les lions contrôlaient le territoire comme des rois et des reines, les girafes observaient le déroulement de la journée comme si elles regardaient un film. C'était la vie elle-même qui s'exprimait, un ballet vibrant où chaque être vivant se fondait dans une harmonie parfaite.

Aïda vivait là, dans un petit village au cœur de ce paysage. Elle connaissait chaque coin de cet environnement : les sentiers invisibles entre les termitières, les heures où les zèbres venaient boire, les rencontres avec les vieux éléphants. Elle aimait écouter les histoires autour du feu le soir, ramasser des graines étranges, et poser mille questions sur le monde vivant qui l'entourait.

Mais ce matin-là, quelque chose n'allait pas. Les oiseaux, habituellement éveillés à l'aube, étaient restés muets, et l'air, chargé d'une odeur de cendre, portait un pressentiment lourd. Même les fourmis semblaient hésiter avant de sortir de leurs refuges. Aïda plissait les yeux vers l'horizon : une fine couverture grise se formait au loin, comme une flamme qui ne venait pas d'un feu connu. La lumière solaire avait disparu.

Les animaux étaient totalement désemparés. Perdus, privés de repères, ils étaient égarés, ne reconnaissant plus leur propre chemin ni leur environnement. Aïda, inquiète, est sortie de chez elle, déterminée à percer le mystère de ce qui se passait. Les jaguars, d'ordinaire en pleine course, étaient assis, échangeant des paroles graves. Ils parlaient d'un ennemi, d'un monstre venu de loin, apporté par l'homme lui-même.

Aïda, en entendant ces mots, ne comprenait pas. Si son pays vivait en harmonie avec le vivant, comment les êtres humains auraient-ils pu créer un monstre capable de détruire ce qu'ils avaient de plus précieux : le monde vivant lui-même ?

En pensant à cela, elle s'est approchée de l'empreinte gigantesque dans le sable, près de la rivière Nzadi dont l'eau n'était pas aussi claire qu'à l'habitude, mais marron, et elle sentait une odeur de fer. Ni de buffle, ni de lion. Trop vaste, trop intense. Rien de ce qu'elle avait connu n'aurait pu laisser une empreinte aussi profonde.

Elle s'est penchée pour l'observer de plus près quand un petit cri aigu l'a fait sursauter :

— Ne touche pas ! C'est une scène de crime !

Un petit suricate ..., l'air de détective, un bâton planté derrière l'oreille comme un stylo, il clignait des yeux en la regardant.

— Kibi, enchanté. Je suis expert en mystères particulièrement insondables.

Il a fait trois pas rapides vers l'empreinte, l'a reniflé, puis, il s'est tourné vers Aïda avec une expression sérieuse...

— Hippolyte, l'hippopotame ? Il est trop occupé à se baigner dans la boue pour savoir ce qui se passe dans le village. Nala, le crocodile, est tellement stressée qu'elle a décidé de se cacher sous une pierre !

Elle l'a fixé un moment.

— Je dis que quand Hippolyte ne sort même plus de la boue...c'est un signe inquiétant.

Puis il a haussé les épaules.

— Bon, moi je recueille des infos depuis l'aube. Et toi ? Tu as l'intention de regarder juste l'empreinte ou tu veux découvrir son origine?

— Tu as raison, il faut comprendre quelque chose.

Cet instant précis, des bruits se sont faits entendre derrière eux

— Cache-toi derrière moi, je vais te protéger, — dit le petit suricate.

Un homme est sorti de l'herbe.

— Oh grand-père, c'est toi ! Mais que fais-tu ici ?

— Et toi, que fais-tu ici ? — répétait le suricate, n'ayant pas accepté l'idée qu'il puisse s'agir d'un guerrier d'une tribu voisine.

— Je le sentais, — dit le grand-père, d'une voix grave et un regard au loin.

— Mais toi, tu sentais quoi ? — insistait Aïda.

— Eh oui, moi aussi je veux savoir ce que tu sentais ! — a ajouté Kibi, avec les pattes croisées.

Le grand-père s'est approché de l'empreinte, la touchait doucement de la main, comme s'il la reconnaissait.

— Celle-ci... ce n'est pas une empreinte ordinaire.

— Ça, on l'avait remarqué ! — a marmonné le suricate.

Le grand-père s'est assis sur une pierre, lentement.

— Quand j'étais enfant, ma grand-mère me racontait la légende de l'Esprit du Vivant. Une force ancienne, invisible, qui protège chaque être vivant : les arbres, les rivières, les herbes, les animaux... et même nous.

— Il n'est pas très efficace en ce moment, ton esprit... — Kibi a murmuré, regardant la rivière asséchée.

— C'est justement ça, — a répondu le grand-père. — L'Esprit du Vivant se fragilise. Il perd sa force chaque fois qu'un biome est blessé. Chaque fois la nature souffre et lui avec elle. Et regarde autour de toi, Aïda... elle crie.

— Mais pourquoi maintenant ? Qui pourrait vouloir faire du mal au monde vivant ?

— Des déséquilibres apparaissent partout. Les abeilles ne **butinent** plus, la canopée se fanent, la palmeraie se vide, et même les montagnes solaires étouffent sous la pollution. Tout se dérègle... parce que certains ont oublié d'être responsables. Voici Fumetox, une créature née des déchets consumés, des mauvaises intentions humaines. Un monstre fait de fumée et de cendres. Notre monde tout entier est sous l'attaque.

— Et moi ? Que puis-je faire ?

Le grand-père a posé une main lourde sur son épaule.

— Tu dois partir, Aïda. Traverser les **biomes**. Comprendre ce qui ne va pas. Rassembler des conseils de ceux qui savent, même les plus petits.

Il s'est arrêté un instant, le regard perdu dans la savane.

— Et surtout... au fur et à mesure que tu combats ce monstre, tu dois explorer notre Afrique. Cherche ce lien profond, invisible, qui unit notre vie à celle de la nature.

Elle plonge son regard dans le sien, empreint d'une tendre affection

— Je sais que tu peux aider l'Esprit du Vivant. Je sais que tu peux sauver notre peuple. Ce n'est pas de leur faute... ils ont simplement oublié.

— Tu sais par où commencer ?

Le suricate est sauté dans l'herbe haute avec un clin d'œil.

— Allez, moins de blabla, plus de débroussaillage !

— Mais où allons-nous ?

— Suis la trace de fumée, et tu découvriras les mystères qui jalonnent le chemin.-

Chapitre 1

Cela faisait trois jours qu'Aïda et Kibi marchaient sans relâche... Pas de villages. Fumetox se trouvait encore au-delà de l'aube, avant même que le soleil ne se lève. Kibi, épuisé, était allé boire un peu d'eau, comme il le disait lui-même : "C'est un travail pour le musclé du groupe. Le silence régnait. La savane, normalement belle et inondée par la lumière solaire, était plongée dans l'obscurité. Les abeilles, qui normalement chantaient à la recherche de nectar, étaient invisibles. Et Aïda, perturbée par l'obscurité du ciel, n'avait pas pris la mesure du danger dans lequel elle s'était précipitée.

Puis, un bruit sec.

Un claquement. La terre se déroba sous ses pattes. Un piège. Rapide comme le vent, une figure. Basse. Inquiétante.

« Un humain... »

Une silhouette s'est approchée du bord du piège. Une *léopardesse*. Éblouissante. Fièr. Un œil aveugle, l'autre blanc comme la glace.

-Voilà. C'est vous qui êtes la cause de ce mal. Votre race. Votre passage laisse des sillons, du feu, des cages, des mines. Regarde mon œil, c'est le reflet de la destruction que vous apportez. Regarde le ciel. Ne le vois-tu pas ? Il est noir. -

Aïda l'observait en silence depuis l'ombre

Zina a continué, la voix pleine de colère : «Ce n'est pas nous qui causons le mal. Nous vivons, nous courons, nous mangeons ce que la nature nous donne. Mais c'est nous qui subissons. Nous souffrons de tout. Et maintenant toi aussi, humaine, tu es tombée dans les griffes de l'homme, et moi je vais pas donner ma main-

Alors, Aïda a dit :

— Zina, tu es merveilleuse... Moi, je suis ici pour résoudre ce problème. Viens avec moi.

Je te donne ma parole. Tu verras que toi et moi, nous voulons la même chose.

— Je ne te crois pas. Ils m'ont ruiné. Avec mon œil, j'ai perdu ma beauté et ma confiance en l'être humain. Cependant je reste un animal. Je veux essayer de te croire, mais je veux voir. Je vais te libérer, mais je viendrai avec toi.

Kibi est réapparu d'un buisson, les moustaches pleines de poussière et un minuscule seau d'eau entre les pattes. « Je vous l'avais dit que c'était un travail pour les muscles du groupe », dit-il avec un clin d'œil.

Puis il a vu Zina. Il s'est arrêté net. « Ah. D'accord. Et moi qui croyais être le plus féroce de cette équipe... ». Zina l'a fixé sans répondre, mais au coin de sa gueule, un léger sourire s'est dessiné.

Aïda soupirait. « On doit continuer. »

Ils sont repartis, cette fois à trois. Le paysage changeait. La terre devenait encore plus sèche, grise, morte. L'herbe avait laissé place à des fragments tranchants de plastique et de métal.

Zina fronçait le museau. « Nous approchons. »

Kibi bondissait d'une pierre à l'autre, mais même lui n'avait plus envie de plaisanter.

Devant eux, un mur s'élevait, un mur d'ordures. Des collines entières de déchets, empilés comme des montagnes oubliées. L'odeur était abominable, presque insupportable.

Zina grognait : « Voilà Fumetox. Là où les humains jettent tout ce qu'ils brisent. »

Enfin, après une semaine de marche difficile, le groupe était parvenu près de la décharge de Fumetox.

Il était là, immobile. Il ne semblait pas un monstre, mais plutôt une créature qui, tout en étant immense, était comme prise au piège dans sa propre existence.

Il n'était pas là pour faire du mal, mais pour porter un fardeau qui ne lui appartenait pas. Il était victime de la situation.

Derrière lui, des hommes étaient présents, comme s'ils cherchaient à le protéger, ou du moins à le contrôler.

Zina, silencieuse jusqu'à ce moment-là, a enfin dit : « Leur problème, ce sont eux. L'homme est le problème. »

Aïda, se rappelant les mots de son père, a répondu :

« Non, ils ont simplement oublié. L'homme a oublié. Il faut l'aider à se souvenir. »

Kibi, tout en pointant les gigantesques microphones situés au sommet de la décharge, a dit :

« Voilà, il faut qu'on lui rappelle. Rappelle-leur le lien qu'ils ont perdu avec la nature. Moi, je vais distraire les gardes»

Puis, il s'est lancé sur la tête d'un garde, puis sur celle d'un autre, jusqu'à ce qu'ils se percutent mutuellement et tombent, incapables de se relever.

Aïda s'est précipitée vers les microphones. Elle s'est hissée dessus, et, devant tous, la savane a hurlé :

« Habitants de la savane, rappelez-vous quand mer et terre et vents vivaient en harmonie. Quand il n'y avait pas de rancune. Quand nous vivions pour le plaisir de vivre. Quand nous respections la nature. Quand nous consommions tout ce que nous avions. Quand il n'y avait pas de gaspillage. Quand il n'y avait pas de décharges illégales. Regardez ce que vous vivez maintenant, mais cela n'est pas irréversible. Nous pouvons encore changer. Il est de notre responsabilité de réparer. Prenez soin de l'environnement autour de vous. Aimez les animaux, les plantes, tout ce qui vous entoure. Rappelez-vous quand le dernier téléphone portable était un luxe, quand vous étiez libres de ne pas dépendre du consumérisme, ou du moins, de consommer dans le respect de la terre. »

Tous se sont approchés, alors, et ont commencé à démonter Fumetox. Ce dernier, au fur et à mesure, devenait de plus en plus petit, jusqu'à ce qu'il se transforme en un grand baobab calme, majestueux.

La décharge n'était plus qu'un souvenir. Fumetox, qui n'était autre que l'esprit de cette décharge, se révéla enfin dans sa forme réelle. Un baobab, témoin silencieux des générations passées, souriait. Il semblait serein, en paix, comme s'il était ému par le passage du temps. L'humanité, en admirant la transformation de ce qu'ils croyaient être un monstre, était choquée. Le paysage, les fumées toxiques, le noir avaient disparu. Une sorte de prise de conscience brillait dans leurs yeux.

Aïda, en regardant cette transformation en elle-même, a repris la parole et a dit :

— Il faut qu'on change. Il faut qu'on lutte. La Terre est prête. C'est à nous. Il faut qu'on change. On ne doit pas seulement éliminer les déchets. Il faut qu'on apprenne à nos enfants à vivre en symbiose avec la nature.

Un homme :

— Je veux changer, mais comment ?

— : Il faut écouter les animaux, le vent, la nature. Ils ont tous leur voix. Jurez de les respecter. Ils veulent vous faire confiance, mais ils ont peur de vous.

Les habitants de la savane se sont mis à travailler. Avec des pelles, des poubelles, Ils ramassaient les déchets. Les animaux de la savane, avec eux, ont commencé à recueillir les détritrus. Toute la savane voulait repartir. Les éléphants prenaient les choses les plus lourdes, les hippopotames poussaient les déchets avec leurs flancs puissants, le suricate, qui jusqu'alors avait tant vanté ses muscles, dirigeait les travaux (évidemment sans toucher à rien), mais chacun, à sa manière, agissait. Ce n'était pas la fin. Aïda savait qu'elle devait poursuivre son histoire...

Chapitre 2

Après l'affrontement avec Fumetox, Aïda était enthousiaste. Dans son esprit, cette phrase résonnait encore et encore : « L'homme a oublié. Il faut l'aider à se souvenir... ».

Au fil des jours, ils se dirigeaient vers le nord-est. La savane a laissé place à une terre plus rude et plus élevée: la région montagneuse. Là-haut, les rayons du soleil étaient plus puissants qu'un réseau infini de panneaux solaires recouvraient les sommets. C'était un **biome** unique, à moitié naturel, à moitié technologique.

Pendant que les trois amis montaient la colline, Aïda a senti qu'il y avait quelque chose d'étrange.

— L'air... ça pique – dit-elle en toussant.

Kibi éternuait trois fois de suite. Même Zina, habituellement fière et résistante, baissait la tête.

— L'énergie solaire... elle devrait être pure. Pourquoi l'air est-il aussi lourd ?

Ils ont continué à marcher. Au loin, ils ont vu des silhouettes de machines qui nettoyaient les panneaux solaires. Elles semblaient fatiguées. Leurs mouvements étaient lents.

— Tu vois ça ? — dit Kibi en soulignant un petit robot tombé sur le côté —. Il... il il respire difficilement.

— Il ne devrait pas respirer. C'est une machine, » a répondu Zina en levant un sourcil

— Mais celui-là, oui. Regarde, on dirait qu'il souffre.

Aïda s'est agenouillée près du petit automate. Il émettait un bruit faible, presque semblable à une voix :

— ...soif... besoin... d'équilibre... non... trop de lumière...

Elle a froncé les sourcils. Trop de lumière ? Le grand nombre de panneaux solaires reflétait beaucoup de lumière vers le ciel, comme si ça débordait. Le sol était sec, brûlé.

Il y avait trop d'énergie. Trop d'exploitation. Même le soleil peut devenir douloureux, lorsqu'il n'y a pas d'équilibre

Soudain, un grand bruit les a surpris. Tous ont regardé autour d'eux, cherchant une explication. Le sol vibrait. C'étaient comme des pas. Quelqu'un s'approchait ? Au loin, ils ont vu la silhouette d'une créature mécanique, aussi haute qu'une maison, qui venait lentement. Son corps était fait de panneaux solaires cassés, ses bras étaient des tours d'antennes.

— Technossombre », dit Zina. Le gardien de la montagne. Ou du moins, ce qu'il en reste.

— Il a été créé pour capter l'énergie — dit une voix grave derrière eux —. Mais maintenant, il ne sait plus s'arrêter.

C'était un vautour, avec des plumes brillantes. Il s'appelait Aluk.

— Les hommes l'ont créé pour prendre les rayons du soleil, petit à petit. Il savait comment maintenir l'équilibre... Mais les humains, dans leur quête incessante, ont toujours désiré plus, oubliant la nuit.

— Et maintenant, Technossombre est devenu fou — dit Aïda —. Il a perdu sa capacité à se limiter.

Aluk a hoché la tête

— Pour le soigner, il faut lui redonner l'ombre. Lui montrer que la vie a besoin de pauses. Même le soleil se couche.

Kibi a regardé autour de lui.

— Mais que pouvons-nous faire ? Lui fabriquer une casquette géante?

— Non - dit doucement Aïda alors qu'elle s'approche de la créature.

Zina a laissé échapper un grognement

— Tu es folle ? Il peut t'écraser avec un doigt.

— Peut-être. Mais je suis ici pour confier, pas pour m'enfuir.

Elle s'est arrêtée à quelques pas de Technossombre, a levé les bras et a parlé d'une voix claire :

— Tu as été créé pour aider. Pour faire fleurir la montagne. Mais ton excès a détruit la vie ici. Tu n'es pas notre ennemi. Tu es déséquilibré.

Kibi, agile comme un lézard, a grimpé sur un rocher et a retiré un grand panneau solaire qui bloquait une source d'eau sous la roche. L'eau jaillit en un ruisseau cristallin. Une brume s'est élevée. Le ciel, couvert de fumée, est devenu plus doux.

Technossombre s'est agenouillé, et une lumière bleue, douce, est sortie de son torse. Les panneaux qui l'entouraient se sont effacés lentement. L'énergie s'est retirée. La montagne soupirait.

Ils ont passé la nuit dans une grotte chaleureuse, chauffée par une lumière solaire douce et équilibrée. Et au lever du soleil, les premières abeilles sont revenues. Elles buvaient des fleurs de la montagne, réveillées par l'ombre.

Alors, Aïda a compris une chose importante : même la lumière, si elle est imposée sans mesure, peut brûler les vivants.

Elle doit continuer.

Chapitre 3

Reprenant leur marche, ils se sont dirigés vers le sud et ont découvert que le territoire avait changé: il était fertile, dense et vibrant. Là où la montagne s'abaissait, un océan vert est apparu : le Palmier.

À première vue, tout semblait vivant et harmonieux ; les grandes palmes dansaient avec la brise, des fleurs exotiques germaient parmi les racines, et l'air sentait l'eau et la sève.

Mais en allant plus loin, Aïda a senti un frisson.

— Le sol... il est malade — a murmuré en s'agenouillant—. Regarde ça.

La terre humide était mélangée à des résidus métalliques, des fragments de plastique et des tâches d'une huile épaisse et non naturelle.

Kibi a froncé le nez.

— Ça sent comme... la machine pourrie.

Puis, ils ont entendu un bourdonnement grave, comme un essaim, mais plus lourd. Des drones rouillés, couverts de moisissure et de câbles, descendaient des palmiers.

— Ils ne sont pas d'ici — dit Zina.

Alors, une figure sombre est apparue, suspendue sur une plateforme flottante.

Son corps était un mélange de métal et de racines mortes, et son visage était caché par un masque brillant. Il s'appelait Spoilar.

— Ce palmier était endormi — dit-il avec une voix déformée —. Je l'ai réveillé et lui ai proposé un objectif.

— Tu le contamines — répond Aïda avec fermeté —. Le biome avait déjà un but : vivre.

Spoilar a levé les bras, et des câbles sont sortis de son dos comme des tentacules, perçant les arbres pour voler leur sève.

— La vie sans production est un gaspillage — rugit-il —. Ici, on ne butine pas : on extrait. On ne glane pas : on possède.

Les racines ont craqué sous la terre. L'équilibre était rompu.

Yalira, la gardienne du Palmier, est apparue entre les troncs. Son visage était grave.

— Depuis longtemps, Spoilar a volé la mémoire de la terre. Nous devons lui rendre sa pause. Nous devons couper le flux d'énergie contaminée.

Depuis les hauteurs, Aluk a redirigé la lumière du soleil vers les drones, les aveuglant. Zina a affronté les tentacules avec la fureur des forêts anciennes.

Aïda, pendant ce temps, s'est approché du cœur du sanctuaire : le lac des Empreintes. La surface était immobile, recouverte d'une légère brume, comme si elle respirait elle aussi. Elle s'est agenouillée et a plongé ses mains dans l'eau sacrée. Puis elle se pencha... et a découvert son reflet. Mais ce n'était pas seulement son visage. Dans le reflet, elle a vu les ombres de ceux qui l'ont guidée : les arbres sur la **canopée**, la créature solaire sur la montagne, et même le petit robot qui respirait à peine. Elle a aussi vu son jeune moi, regardant le monde avec de grands yeux et la peur de se tromper.

—Qui suis-je, à l'intérieur de ce biome ? — a murmuré.

Et la réponse ne venait pas avec des mots, mais avec l'eau qui brillait, douce et vivante. C'était une invitation. Une reconnaissance.

Une racine ancienne, couverte de sève pure, est sortie du fond du lac.

— C'est la mémoire du Palmier — dit Yalira —. Donne-la-lui.

Aïda a lancé la racine vers Spoilar. À son contact, son masque s'est fissuré. Les voix du passé sortaient comme un cri : des champs cultivés sans dévastation, des récoltes faites avec respect, des mains qui semaient plus qu'elles ne récoltaient. Spoilar a hurlé. Ses fils se sont effrités comme de la cendre. Son corps métallique est tombé, et la terre l'a absorbé sans rancune, comme une empreinte de plus.

Le Palmier a soupiré.

— Maintenant oui — dit Aïda —. Nous avons retrouvé l'équilibre.

— Tu as laissé une bonne empreinte — dit Yalira —. Pas seulement ici. Mais aussi en toi.

Et à l'aube, ils sont partis vers leur prochaine destination, laissant derrière eux un Palmier vivant... et libre.

Chapitre 4

Quittant la Palmeraie des Empreintes, la troupe avançait, les pas lourds, vers une nouvelle quête. De loin, ils apercevaient de grands palmiers, signe de leur proximité avec le nouveau biome, la Couronne Tropicale. Cependant, celle-ci était cachée par des cendres et annoncée par une odeur de brûlé.

Une fois arrivée, la **canopée**, autrefois vibrante de vie, n'était plus qu'une couronne de feu. Les arbres géants, **les palmeraies**, les bananiers, les ananas sauvages et les arbres à caoutchouc étaient pris d'assaut par les flammes. Des cris s'élevaient de toutes parts, le colibri volait bas, la paresseuse restait figée, et un singe-araignée **butinait** pour trouver un refuge. Aïda a hurlé, apeurée, quand elle a senti un insecte sur son épaule.

— *Calme-toi, humaine. Vous êtes venus trop tard, regardez ce qu'il reste de notre maison*, a rassuré Dana, la fourmi sage. *Moi et ma fourmilière avons tenté d'aider les animaux survivants et d'éteindre les petits feux. Aidez-nous*, a continué Ada.

— *Où se trouve l'ennemi ? Qui a causé ce désastre ?* s'est exclamée Aïda en tentant de **glaner** des informations.

Aïda a plissé les yeux et, à travers la fumée, elle a aperçu des bulldozers énormes, des machines équipées de lance-flammes, allumant toute la végétation. Au milieu d'eux se trouvait une créature mécanique carbonisée, faite de torches et de moteurs.

— *Le voilà*, a répondu la fourmi. Brulombra. *Il a commencé à brûler notre forêt tropicale hier soir. Il brûle afin de rendre la terre plus fertile pour les futures productions de cacao et de céréales, et pour extraire nos ressources.*

Aïda, affolée et révoltée, s'est accroupie et a ordonné aux fourmis de prévenir tous les animaux survivants. Ensemble, ils devaient faire appel à leur dernier espoir : les nuages.

Aïda a commencé. Elle a tapé du poing sur le sol, la tête tournée vers les nuages, et a hurlé de toutes ses forces :

— *Nuage, nuage, pleure !*

Petit à petit, on a entendu des singes, des araignées, des paresseux, des serpents crier la même chose, sur un rythme dansant avec les flammes.

— *Nuage, nuage, pleure !*, entendait-on dans la forêt.

Ce chant a fait vaciller Brulombra, qui a accentué les flammes. D'un coup, le ciel a grondé. La première goutte est tombée. Puis une autre, et encore une autre. Aïda a senti une douleur sur elle. La goutte était acide. Les nuages avaient fait pleuvoir une pluie toxique, signe de mécontentement. Un mouvement de panique s'est créé. Tous ont tenté de quitter la forêt, qui devenait un bain brûlant. On entendait Brulombra crier de rage et de peine.

— *Suivez-nous, vivants. Suivez-nous. Nous allons vous mener vers l'océan*, s'est exclamée Ada, la fourmi sage qui avait envoyé des fourmis en patrouille.

— *Allez-y sans moi. Je ne peux laisser une âme **vivante** derrière moi.*

Aïda s'est avancée vers le corps à moitié carbonisé de Brulombra.

— *Tu as été créé pour produire, mais pas pour détruire. Tu peux aider la forêt à repousser. Sers-toi de ta flamme comme d'un moyen de guérison, et non comme d'une arme destructrice.*

Brulombra s'est immobilisé. Les machines bulldozers et les lance-flammes se sont arrêtés. Le feu s'est éteint. Il avait compris.

Aïda a pris dans ses bras Zina et Kibi et a couru pour éviter la pluie brûlante. Dans une douleur immense, le trio a suivi les derniers animaux fuyants qui suivaient la trace des fourmis savantes. Aïda s'est retournée. Elle a senti quelque chose couler sur son visage, sans savoir s'il s'agissait de ses larmes de soulagement ou des gouttes de pluie réparatrices. Au loin, elle a vu un océan bleu et paisible, qui contrastait avec la pluie verte et amère de la Couronne Tropicale.

Conclusion

La terre dure devenait progressivement du sable mou. La pluie acide a laissé place à un ciel dégagé et à des rayons **solaires**. Aïda, Kibi et Zina ont retrouvé Ada, la fourmi, qui les avait sagement attendus. Devant eux se trouvait La Lagune aux Milles Reflets, là où tous les fleuves se jettent. C'était une lagune, douce et salée, réparatrice et maison de tous. À ses bords, elles ont aperçu les animaux survivants du feu s'abreuver, assoiffés par les flammes dans une atmosphère de désespoir.

Aïda s'est avancée vers l'eau douce lumineuse. Après y avoir trempé son corps, elle a porté regard sur son propre reflet. Elle ne se reconnaissait plus. Troublée, elle a plongé son corps dans l'eau claire.

— *Je suis la nature. Tu es la vie. Nous ne faisons qu'un. Chacun de nos gestes a une **empreinte**. Fais en sorte que les tiennes soient positives,* a murmuré la lagune dans les oreilles d'Aïda.

Revenant à la surface, elle a compris. Elle n'était plus l'enfant insouciante de son environnement. Elle était à présent consciente qu'elle faisait partie de la nature. Déterminée, elle s'est jurée de propager ce message à travers les **biomes**.

“La nature à chaque instant s'occupe de votre bien-être. Elle n'a pas d'autre fin. Ne lui résistez pas. “

- Henry David Thoreau, (1854) Walden ou la Vie dans les bois

Jimena Laguna Pineda, Galais Alycia, Candeago Eleonora